Le Calepin

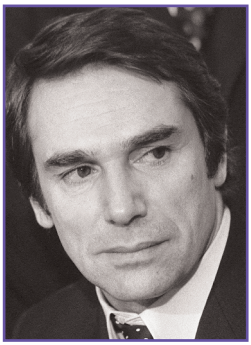
- ROUGE -

n°37 - 1er janvier 2021

Penser déjà à l'été...

sommaire du n°37

. *J.D.C. et D.C.A.* 2
L'ÉTÉ DANS LES BOUQUINS
. *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, R.L.Stevenson 3
. *Les villes invisibles*, I.Calvino 4
. *L'Italie à la paresseuse*, H.Calet 6
. *La route*, J.London 7
. *Bourlinguer*, B.Cendrars 9
. *Les hommes à terre*, B.Giraudeau 11
. *Chemin faisant*, J.Lacarrière 12
. *Sur la route*, J.Kerouac 14
. *L'usage du monde*, N.Bouvier 16
ROMAN GRAPHIQUE
. *Mon père était boxeur*, Pellerin/Bailly/Kris 18
CHRONIQUE DU PROFESSEUR HERNANDEZ
. *Machiavel et Don Quichotte* 19



ROBERT HOSSEIN 1927-2020 (le 31 décembre). Comédien, metteur en scène. En 1970 il dirige le Théâtre populaire de Reims. Il s'engage dans une dynamique de grands spectacles qui empruntent beaucoup au cinéma («Potemkine», «N.D. de Paris»...). Converti au catholicisme à cinquante ans, il fait œuvre de prosélytisme en montant une pièce sur la vie de Jean-Paul II. Il a beaucoup tourné au cinéma. Il a partagé une amicale complicité avec Frédéric Dard.

Comité de rédaction
Élie Hernandez, Michel Lalet,
Roger Wallet

Ont participé à ce numéro :
Michel Deshayes

site : www.lecalepin.fr
& sur associationaufildesmots.com/
& http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/

J.D.C. et D.C.A.

Le 21 mars, je lançai un petit quotidien numérique, le *Journal Du Confinement*. Textes, articles, poèmes... Très vite les amis se mobilisèrent et, en 52 numéros (le dernier est du 11 mai) et plus de 150 pages – avec de nombreux suppléments – traversèrent avec un bel enthousiasme le premier confinement. Lorsque le second démarra, je lançai le *Dico du Confinement d'Automne*. Le D.C.A. comptera 48 numéros et plus de 250 pages. Les contributions furent cette fois beaucoup plus localisées : autour de Fleury-les-Aubrais (Loiret) et de l'association Au Fil Des Mots. Curieusement, les amis beauvaisiens et oisiens en furent assez absents.

Le JDC et le DCA sont très différents sur la forme. Le premier était presque un petit journal ; quelques «rubriques» se sont même révélées, comme la rubrique médicale de l'ami Michel Lalet. Le second adoptait résolument une forme lexicographique, avec une suite de mots (il y en aura 450 au total), leur «définition» et surtout les accents personnels qu'ils évoquaient.

Les mêmes sentiments les traversent : le désarroi face à la pandémie, l'espérance de retrouver des lendemains souriants. Mais, dans le DCA, s'expriment davantage des réactions exaspérées face au Pouvoir qui, dans le même temps, multiplie les imprécisions, les maladresses et, pire, les attaques contre les libertés individuelles. On sent bien la fragilité de nos institutions. Le Pouvoir central – l'Élysée et Matignon – a seul la parole, les pouvoirs locaux (municipalités, Conseils départementaux et régionaux) ont disparu de la scène. La présidentielle de 2022 dicte déjà nombre de décisions, telle celle, incompréhensible, d'autoriser la réouverture des lieux de culte mais pas celle des lieux de spectacle. Qui aurait le front de ne pas juger une telle décision strictement politique ? Il est vrai que le fait de désigner cette ministre de la Culture portait déjà le même message – je n'évoque pas ici la personne de Roselyne Bachelot, femme «très cultivée» comme on dit, mais l'image sociale dont elle est porteuse ; après «Les grosses têtes» de Ruquier, pourquoi pas «Touche Pas à Mon Poste» de Hanouna ? Ceux de mon âge ont eu la chance de découvrir la télévision à travers les émissions intelligentes et sensibles de Claude Santelli. Emmanuel Macron est trop jeune, il n'a pas connu ça. Dommage !...

Roger Wallet

Plongeant dans ma bibliothèque, je me suis rendu compte que la médecine en était totalement absente. Impossible donc de gloser sur cette épidémie. Mis à part «La peste» de Camus... L'hiver s'insinue. Je me suis dit que ce serait donc le bon moment de parler de l'été. Je reprends là une recension effectuée il y a quelques années. Mais, promis, dès le 1er février, je reviens à des tâches de lecture plus habituelles.

R. Wallet

«Voyage avec un âne dans les Cévennes»
Robert-Louis Stevenson, 1879

Je suis dans le Gard, au pied des Cévennes. Impossible d'échapper à Stevenson. Voyage modeste (!) s'il en est, puisque du Monastier à Saint-Jean-du-Gard, 182km. À pied, avec une ânesse qu'au vu de son allure l'Écossais prénomme Modestine. Du 22 septembre au 3 octobre 1878. Il dort dans des auberges ou à la belle étoile.

Pourquoi part-il? *«Je voyage non pour aller quelque part mais pour marcher. Je voyage pour voyager. L'essentiel est de bouger.»* Nicolas Bouvier lui aussi dira la même chose: *«On me dit qu'il n'y a rien à voir dans ce coin, et cela m'alerte. Ce rien me plaît.»*[1]

Le viatique de Stevenson? Un revolver, un réchaud à esprit de vin, un bonnet de fourrure à oreilles, un sac de couchage, une eau-de-vie, un fouet pour les œufs!

Jour après jour il couche sur le papier les paysages traversés, ses mésaventures et ses rencontres. Et le personnage central qu'est Modestine. Les rapports sont tendus entre eux: la bourrique n'en fait qu'à sa tête, elle refuse de s'engager sur certains chemins, elle ne résiste pas au passage d'un congénère mâle. Les coups tombent[2] avant que, lassé, il renonce à lui imposer sa volonté. Il sera pourtant fort ému au moment de s'en débarrasser.

Au pays des Camisards, les rares conversations qu'il a tournent autour de la religion. Il est vrai que le souvenir des persécutions est encore vivace, cent ans après l'édit de tolérance signé par Louis XVI. Stevenson fait preuve d'un esprit de large ouverture, qu'il dit partagé par les populations.

Mais ce livre vaut surtout par la beauté des descriptions. Un exemple:

«J'étais à l'orée d'un boqueteau de bouleaux entremêlés de quelques hêtres. À l'arrière, il jouxtait à un bois de sapins; par-devant, il se clairsemait et aboutissait naturellement dans une vallée peu profonde et herbeuse. Tout autour, s'exagéraient des sommets de montagnes... Le vent entremêlait confusément les arbres. Les taches d'or de l'automne sur les bouleaux remuaient en frissonnant».

Il décrit avec une grande précision le ciel et le vent, compagnons de route redoutés.

«Le ciel s'emplissait de bandes et de lambeaux de brouillard voletant, s'évanouissant, réapparaissant et tournant autour d'une ligne médiane, pareils à des saltimbanques, cependant

> *«Avec l'envie de se marier, on peut faire le tour du monde mais avec l'envie de chier, on ne peut pas.»*
>
> *Proverbe breton*

1. «Journal d'Aran et autres lieux», Payot, 1990

2. «À peine hors du village, Modestine, possédée du démon, jeta son dévolu sur un chemin de traverse et refusa positivement de le quitter. Je laissai choir tous mes ballots et, j'ai honte de l'avouer, cognai par deux fois la coupable, en pleine figure. C'était pitoyable de la voir relever la

tête, les yeux clos, comme si elle attendait une autre correction.» (p.12 du récit)

3. «L'incendie se propagea rapidement. Par une lucarne du grenier, Du Chayla et ses hommes, au moyen de draps de lit noués bout à bout, descendirent dans le jardin. Quelques-uns s'échappèrent en traversant la rivière à la nage, sous les balles des insurgés. Mais l'archiprêtre tomba, se cassa une jambe et ne put que ramper jusqu'à une haie. [...] Un à un, les Camisards, Séguier en tête, s'approchèrent de lui et le frappèrent de coups de poignard. — Voilà, disaient-ils, pour mon père écartelé sur la roue! Voilà pour mon frère expédié aux galères! Ceci pour ma mère ou ma sœur emprisonnées dans tes couvents maudits! Chacun portait son coup et l'expliquait. Puis tous s'agenouillèrent et chantèrent des psaumes autour du cadavre jusqu'à l'aube.»

que le vent les pourchassait dans l'espace.»

La vie dans les auberges est fidèlement restituée. Comme à Saint-Germain-de-Calberte où, parvenu dans l'obscurité, *«le feu était déjà éteint, qu'il fallut, non sans grommelage, rallumer»*. Ou au Bouchet: *«Ameublement des plus sommaires, sol de terre battue, un dortoir unique pour les voyageurs et sans autre commodité que des lits. Dans la cuisine, cuisson et manger vont de pair et la famille y dort la nuit. Quiconque a la fantaisie de faire sa toilette doit y procéder en public, à la table commune»*.

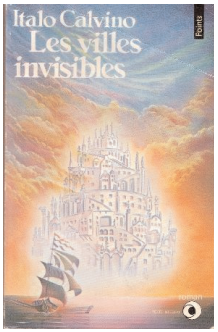
Les connaissances historiques du voyageur sont mises à contribution et il en sait au moins autant que ses hôtes sur la répression des Camisards. Ainsi raconte-t-il par le menu l'épopée sanglante d'Esprit Séguier, qui sonna la révolte contre les catholiques, prit les armes, assassina le sinistre Du Chayla, Inspecteur des Missions, et périt brûlé vif à Pont-de-Montvert.[3]

Mais revenons à Modestine.

C'est d'elle que Stevenson apprend la curiosité et la lenteur. Un rien le distrait de son erre. Un hameau lui plaît et il oublie son itinéraire. Il est «un égaré essentiel» (Gilles Lapouge). Et la lenteur est indispensable pour ne pas traverser le paysage mais s'y incorporer. Ignorante comme un âne, Modestine fait siens les *«Préceptes du pérégrin»* de Izhak de Lodz: *«Je ne voyage pas pour connaître un pays mais pour l'ignorer un peu plus, non pour le posséder mais pour le perdre, et je me perds»*.

En cela, Stevenson ne la suit pas, qui nous fait un peu la leçon, pour nous instruire. Il disserte sur les mœurs paysannes. Ce n'est pas le principal attrait de ce petit livre (120 p.).

Il existe aujourd'hui une association, «Sur le chemin de Robert Louis Stevenson», qui propose des randonnées, dont un *itinéraire phare*: 270km du Puy-en-Velay (patrie de Vallès) à Alès, par le GR70. Et Saint-Jean-du-Gard organise chaque année le «Grand trail Stevenson», épreuve de course à pied sur chemins, de Saint-Jean au Monastier-sur-Gazeille. Mais hélas pas de lecture en continu de son *«Voyage avec un âne»*...



5. OUvroir de LIttérature POtentielle, mouvement littéraire créé en 1960 par Raymond Queneau et le mathématicien

«LES VILLES INVISIBLES»
Italo Calvino, 1972

Éliminons d'emblée une chose qui m'irrite: le côté Oulipo[5] de ce livre dont c'est, avec *«La vie, mode d'emploi»* (1978) de Pérec, la Bible. Inutile de se répandre sur l'algorithme mathématique (1, 12, 123, 1234, 12345, 23456, 34567...) qui en décrypte la structure: ça peut être ingénieux, quoique très futile (ils ont un côté ados), ça n'est pas de l'écriture. Ça n'est pas ça, l'écriture. D'où d'ailleurs le peu d'intérêt de nombre de productions oulipiennes actuelles – en dépit du Goncourt de Le Tellier – qui se contentent d'être des passe-temps habiles dont la seule recherche est la virtuosité. Du cirque verbal... Cela montre bien que la contrainte ne fait pas tout.

Oublions cela et venons-en à l'écriture de Calvino. Plantons le décor. Le livre est inspi-

ré du *« Devisement du monde »* (*« Le Livre des Merveilles »*) de Marco Polo, le grand voyageur vénitien du XIII^e^, et de sa nomination comme ambassadeur de l'Empereur chinois Kublai Khan. Ce dernier, dont l'empire est immense, et hors de portée de connaissance, lui confie la mission d'explorer à sa place les localités reculées et de lui rendre compte. Le livre est donc le récit descriptif de cinquante-cinq villes. De chacune d'elles Marco analyse la cohérence, la pensée qui a présidé à sa construction, et l'intègre au sein d'une des onze grandes familles qui, selon lui, organisent le royaume : les villes et... la mémoire, le désir, les signes, les morts, etc.

Les limites de la contrainte

Allons voir la famille du désir. À Dorothée, un système savant d'urbanisme marie les jeunes filles d'un quartier aux jeunes hommes d'un autre quartier ; les femmes vous regardent droit dans les yeux. Anastasie[6] est la ville où s'exacerbent tous les désirs : de luxe, de table et de chair, sans qu'aucun ne trouve à s'assouvir. Despina se présente différemment selon que l'on y vient par terre – le chamelier la voit comme un navire – ou par mer – le marin y distingue les bosses d'un chameau. À Fœdora, un musée renferme dans des boules de verre les maquettes de toutes les Fœdora que les uns et les autres ont rêvées. À Zobéïde, la ville blanche, se regroupent tous ceux qui ont fait le même rêve d'une femme nue courant en pleine nuit. On en conviendra, l'idée que Calvino, dans ces cinq courts textes (autour de 1800 signes) explorerait cinq aspects, ou cinq objets du désir échappe à l'évidence, et même à l'analyse. Encore une fois, les contraintes oulipiennes valent surtout par leurs contournements. Car la lecture est la même, quel que soit le thème auquel on s'intéresse. L'aveu même en échappe à Calvino dès le second texte. D'Isidora, ville sensée de « la mémoire », il écrit : « C'est à tout cela qu'il pensait quand il avait le désir d'une ville. Isidora est donc la ville de ses rêves ». Autant dire que les catégories sont floues et souvent interchangeables, même si Maurillia juxtapose à sa visite la vision de vieilles cartes postales des mêmes lieux, ou si Zora présente la particularité de graver ses lieux dans la mémoire de ses visiteurs.

Faisons donc fi de toute prouesse oulipienne pour lire ce court livre pour ce qu'il est : une succession de rêves débridés, prétexte à de foisonnantes descriptions, et un parti pris structurel qui les intègre en un continuum envoûtant. Les textes qui résonnent le plus en moi – beaucoup décrivent des architectures impossibles ou des situations que ne saurait créer l'audace la moins vraisemblable, liée à une perfection gestuelle inaccomplissable – sont deux textes liés à la mort. Le plus court évoque Argie, où de la terre remplace l'air ; le second, Eusapie, dont les habitants ont construit sous terre une réplique exacte de leur ville où les morts se retrouvent dans le décor et l'attitude qu'ils ont choisis.

Un livre dans le livre

Chacun des neuf chapitres (deux comportent dix textes, les autres cinq) commence et s'achève par le récit d'une entrevue entre le Vénitien et l'Empereur. Au début, Marco Polo ne parle pas la langue et s'exprime par signes et par mimes.[8] Kublai Khan finit par

François Le Lionnais. Ils ont défini la contrainte (souvent de type mathématique) comme une des nécessités de l'écriture. Ainsi « La disparition » de Pérec est un roman écrit sans la voyelle E... Voir aussi son « Je me souviens ».

6. « Les villes et le désir. 2
Au bout de trois jours, allant vers le midi, l'homme rencontre Anastasie, ville baignée par des canaux concentriques et survolée par des cerfs-volants. Je devrais maintenant énumérer les marchandises qu'on y achète avec bénéfice : agate, onyx, chrysoprase, et d'autres variétés de calcédoine ; louer la chair du faisan doré qu'on y cuisine sur la flamme du bois de cerisier sec et qu'on saupoudre de beaucoup d'origan ; parler des femmes que j'ai vues prendre leur bain dans le bassin d'un jardin et qui parfois – dit-on – invitent le passant à se dévêtir avec elles, et les pourchasser dans l'eau. Mais avec ces histoires, je ne te dirais pas l'essence véritable de la ville : car, tandis que la description d'Anastasie ne fait qu'éveiller les désirs l'un après l'autre, et t'oblige à les étouffer, pour qui se trouve un beau matin au milieu d'Anastasie les désirs s'éveillent tous ensemble et t'assiègent de partout. »

7. « Les villes et les morts. 4
Ce qui rend Argie différente des autres villes, c'est qu'elle a de la terre à la place de l'air. Les rues sont complètement enterrées, les pièces des maisons sont pleines de fine argile jusqu'au plafond, sur les escaliers se pose – en négatif – un autre escalier, sur les toits pèsent des couches de terrain rocheux en guise de ciel avec ses nuages. Nous ne savons pas si les habitants parviennent à se déplacer dans la ville en élargissant les galeries creusées par les vers et les fissures par où s'insinuent les racines ; l'humidité défait les corps et ne leur laisse que peu de force ; ils doivent rester immobiles et allon-

gés, d'ailleurs il fait noir.»

8. «Marco Polo ne pouvait s'exprimer autrement qu'en sortant des objets de ses vali-ses: tambours, poissons salés, colliers de dents de phacochères, et les montrant par des gestes, des sauts, des cris d'émerveillement ou d'horreur, ou bien en imitant l'aboiement du chacal et le hululement du hibou. [...] Ce qui rendait précieux à Kublai chaque fait ou nouvelle rapporté par son informateur muet, c'était l'espace qui restait autour, un vide que ne remplissaient pas les paroles.»

10. «Je confesse que je suis un touriste apathique, et même décourageant; j'attends que les choses retiennent mon attention, qu'elles me raccrochent, qu'elles me fassent de l'œil.»

11. «Ce qui rend les voyages à peu près inutiles, c'est que l'on se déplace toujours avec soi... [...] Où que l'on se trouve, on n'est jamais seul.»

pénétrer cette gestuelle et l'apprécie infiniment plus que les discours explicatifs des autres émissaires qui transmettent des informations événementielles. Lui, dont la toute-puissance est sans limite, est dans l'incapacité de connaître la vie de ses sujets. Et c'est à un étranger qu'il confie le soin de la lui révéler. Mais quand le Vénitien maîtrise les finesses de la langue, l'Empereur se désintéresse de ses récits pour se rapprocher de sa personne. Il y a là en quelque sorte un second livre dans le premier. Il vaut beaucoup par la qualité des silences entre les deux hommes.

Ce silence vaut pour la littérature et la ville devient une métaphore de l'écriture:

«– Moi je parle, je parle, dit Marco, mais celui qui m'écoute ne retient que les paroles qu'il attend. Une chose est la description du monde à laquelle tu prêtes une oreille bienveillante, [...] une autre celle que je pourrai dicter dans mon vieil âge [...]. Ce qui commande au récit, ce n'est pas la voix: c'est l'oreille.

«– Il me semble quelquefois que ta voix m'arrive de loin, tandis que je suis prisonnier d'un présent tapageur et invisible, dans lequel toutes les formes humaines de la vie en commun sont arrivées à un bout de leur cycle, et on ne peut imaginer quelles formes nouvelles elles vont prendre. Et par ta voix j'écoute les raisons invisibles pour lesquelles vivaient les villes, et pour lesquelles peut-être bien, après leur mort, elles vivront de nouveau.»

«L'Italie à la paresseuse»
Henri Calet, 1950

Henri Calet – *«Ne me secouez pas, je suis plein de larmes»* – est un écrivain délicat, un styliste hors pair... et un aventurier, par nécessité. Dans les années 20 il se prend de passion pour les courses et dérobe une forte somme à la société qui l'emploie. Fuite. Ce sera l'Uruguay. Retour dans la clandestinité. Il se met à écrire. *«La belle lurette»* (1935) reste son livre le plus connu.

Rien de tout ceci – hélas! – dans *«L'Italie à la paresseuse»*. Rien qu'un vide consternant. Jamais livre ne m'apparut avoir aussi peu d'objet. Sans doute le nom de Calet faisait-il suffisamment vendre en 1950 pour que Gallimard publie cette affligeante viduité.

Le propos: un de ses amis le convainc de venir, au débotté, en tant que représentant de la presse française à un congrès international sur *le gaz combustible*, sujet auquel, évidemment, il ne connaît rien. Le «livre» raconte les mille et une insignifiances de ce voyage: les pots dans les cafés, les restaurants, le vaporetto à Venise, les gens sans importance croisés sur un quai de gare, dans la rue, dans le wagon du train...

C'est d'un ennui terrible et le délié du style ne suffit pas à constituer un récit. Le reporter peut savoir tourner ses phrases, quand il ne se passe rien, le plus simple est de se taire. Mais Calet a toujours eu des soucis d'argent et, voyez, je donnerai encore 10% des 3€ que m'a coûté ce bouquin dans une brocante à ses ayants-droits... Ça ne les vaut pas.

« La route »
Jack London, 1907 *

Le vagabond magnifique, écrivit de lui Yves Simon[13]. Bien avant Kerouac, London est un mythe : « J'ai vu la vie de Jack London à dix-huit ans et j'ai décidé d'être moi aussi un aventurier, un voyageur solitaire. » écrit d'ailleurs le premier.

Sa courte vie (London meurt à quarante ans, en 1916), la prolixité de son œuvre (23 romans dont « *L'appel de la forêt* », « *Croc-Blanc* », « *Martin Eden* », « *Le talon de fer* », « *Les mutinés de l'Elseneur* ») ; 16 recueils de nouvelles, 4 écrits autobiographiques dont « *Les vagabonds du rail* » et « *Le cabaret de la dernière chance* »...), une vie aventureuse qui le vit exercer mille métiers et aller au bout du monde : le Grand Nord, le Japon, l'Australie... et ses engagements politiques marqués au sein du Socialist Labour Party, alors à l'extrême-gauche, tout cela contribue à faire de lui l'archétype du révolté. Sa conscience sociale (que n'a pas du tout Kerouac) en fait un des précurseurs des mouvements contestataires du XX^e^ siècle.

En 1893-1894, il mène une vie de vagabond, de « hobo », préoccupé de « brûler le dur », i.e. de voyager gratis en sautant sur les marchepieds des trains et en mendiant sa nourriture. À travers une série d'anecdotes, il raconte la vie de ces miséreux, nombreux en ces temps de crise économique, en proie à la faim, au froid, au désespoir[14], en butte aux vigiles qui n'hésitent pas à les tabasser ou à les jeter du train en marche et aux flics qui les emmènent en prison ou même au bagne.

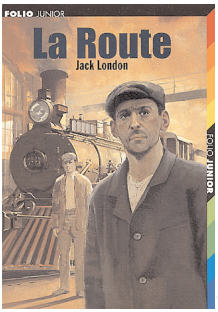
Le contexte a son importance, on ne saurait imaginer aujourd'hui pareille organisation. Les « hobos » constituent en effet une telle masse – ils sont parfois deux mille – qu'ils pèsent sur les municipalités qui craignent de les voir débarquer pour se livrer à des pillages et préfèrent leur offrir le couvert ![15]

Mais revenons au début. Pour échapper à la misère familiale, Jack London entame une vie d'errance : balayeur de jardins publics, menuisier, agriculteur, éleveur de poulets, chasseur de phoques, pilleur d'huîtres, patrouilleur maritime, blanchisseur, chercheur d'or au Klondike... Totalement autodidacte, il fait son éducation dans les livres.

Diverses déconvenues le jettent sur les routes, ce qui est manière de dire car l'aventure se joue alors sur les voies ferrées. Le grand (en)jeu est de réussir à sauter dans les trains à vapeur avant qu'ils prennent trop de vitesse et à voyager sans bourse délier. Ce sont ses aventures que raconte « *La route* ».

« Je suis devenu un vagabond... eh bien, parce que j'étais plein de vie, parce que la soif d'errance que j'avais dans le sang ne me laissait pas en repos. [...] Si j'ai « pris la route », c'est parce que je n'ai pas pu l'éviter... »

On a là tout à la fois le ton de ce livre – London se raconte avec une grande simplicité, une grande familiarité, ce en quoi Kerouac se reconnaîtra – mais on voit tout de suite en quoi ils se différencient : London ne mythifie pas « la route » et les portraits qu'il dresse de ses compagnons de hasard sont souvent empreints de désolation : ce ne sont pas des aventuriers mais des malheureux. Ce n'est pas une ode à la jeunesse flamboyante mais un



** Sous le titre « Le vagabond du rail ».*

13. « Jack London, le vagabond magnifique », Mengès, 2009

14. « Aux premières lueurs grises de l'aube, nous quittâmes notre chevalet de torture. Dehors, un brouillard glacial ensevelissait tout. Nous partîmes en titubant et clopinâmes jusqu'à la voie du chemin de fer. [...] Nos mains engourdies s'étreignirent. »

15. « [Les fermiers hospitaliers de l'Iowa] venaient à notre rencontre dans leurs chariots et transportaient nos baluchons ; à midi, on nous servait un repas chaud le long de la route ; les maires des petites villes aisées nous adressaient un discours de bienvenue et nous encourageaient à poursuivre notre chemin ; des délégations de petites filles et de jouvencelles venaient nous accueillir, et les braves citadins les suivaient par centaines, bras dessus, bras dessous, et nous escortaient le long de leur grand-rue. Lorsque nous arrivions dans une agglomération, c'était la fête, et comme il y avait beaucoup d'agglomérations, chaque jour était un jour de fête. »

tableau sans concession de la société inégalitaire américaine. Ce qu'elle est toujours.

Prendre un train en marche requiert un véritable savoir-faire, dont on paye l'absence au prix fort : jambes broyées sous les roues ou pire. Et puis surtout il faut réussir à échapper aux « cabots » chargés de surveiller le convoi et d'en déloger les indésirables par tous les moyens, y compris par la violence.[16]

« Le charme principal du trimard est peut-être son absence de monotonie. Dans le monde des hobos, la vie est multiforme, c'est une fantasmagorie toujours changeante où l'impossible est quotidien et où l'imprévu surgit des buissons à chaque tournant de la route. Le hobo ne sait jamais de quoi demain sera fait. C'est pourquoi il vit l'instant présent. [...] Peu importe où commencent mes souvenirs : chaque jour est un jour à part, avec son propre lot d'images fugaces. »

Le hobo doit développer un art éprouvé du dialogue pour soutirer un peu de nourriture : *« Le hobo est un artiste obligé de créer spontanément, non sur un thème librement choisi par son imagination, mais sur celui qu'il lit sur le visage de l'être qui lui ouvre la porte »* car il dispose de peu de temps pour convaincre. Faute de quoi la porte se fermera et lui partira le ventre vide...

Parfois les cabots vous mettent la main dessus et, au premier arrêt, vous livrent à la police. Ainsi London se retrouve-t-il au pénitencier d'Érié, condamné à trente jours de détention après un simulacre de procès : trente secondes, pas d'avocat, pas le droit à la parole. Il ressent profondément l'injustice qui lui est faite : *« Je leur ferai(s) voir de quoi un jeune Américain est capable quand ses droits et ses privilèges sont foulés aux pieds... »* Le tableau qu'il dresse de la justice de son pays est effrayant – on ne demanderait qu'à croire que les choses se sont améliorées mais Guantanamo et Trump... Règne absolu de l'arbitraire et donc de la « démerde », ce en quoi il se débrouille magnifiquement.

Une scène terrible à laquelle il assiste quotidiennement est celle des convulsions. *« Notre hall était un véritable dépotoir, un ramassis d'ordures et d'immondices, le rebut et la lie de la société : idiots congénitaux, dégénérés, épaves, lunatiques, fous, épileptiques, monstres, débiles... bref, un authentique cauchemar d'humanité. En conséquence, les crises étaient fréquentes. [...] On ne faisait jamais rien pour les victimes de ces crises, en dehors de leur lancer un seau d'eau froide. »*

L'écriture de London est limpide, c'est le ton d'une conversation. On a le sentiment d'une écriture spontanée mais les descriptions sont extrêmement précises et le vocabulaire pointilleux[17]. La syntaxe est d'une absolue perfection et ne recule pas devant les inversions du sujet si l'effet produit le requiert.

Et il quitte son livre avec la légèreté d'un Carver : *« ... ces chaussettes de laine étaient du tonnerre. [...] j'en enfilai une paire le soir même, sur le toit du fourgon à bagages du rapide qui se dirigeait vers l'Ouest. »*

16. « Le cabot apporte un crochet d'attelage et une corde sur la plateforme située devant le bogie [sous un wagon, sur les poutrelles] dans lequel voyage le hobo. Le cabot le balance de gauche à droite, parfois d'un côté, parfois de l'autre, le relâche légèrement, le remonte un peu, offrant ainsi à son arme toutes les possibilités de choc et de rebond. Chacun des coups de ce crochet volant peut être mortel. [...] Le lendemain, on ramasse les restes du hobo le long de la voie et les journaux locaux consacrent trois lignes à l'inconnu, visiblement un vagabond... »

17. « À l'époque, je m'étais taillé une flatteuse réputation au sein de la bande d'aventuriers que je fréquentais et qui m'avait sacré prince des pilleurs d'huîtres. Il faut reconnaître que ceux qui ne faisaient pas partie de la bande, tels que les honnêtes caboteurs, marins au long cours et autres yachtmen, ainsi que les légitimes propriétaires des huîtres, me traitaient de voyou, de vaurien, de voleur, de bandit et autres gracieusetés du même tonneau que je trouvais plus élogieuses les unes que les autres, et qui ne faisaient qu'accroître la griserie des sommets sur lesquels je trônais. À ce moment-là, je n'avais pas encore lu Le Paradis perdu, *mais par la suite, quand la phrase de Milton m'est tombée sous les yeux – « Mieux vaut régner en enfer que servir au paradis » –, j'ai été pleinement convaincu que les grands esprits se rencontrent.*
C'est à cette époque qu'un concours de circonstances fortuit me valut ma première aventure sur les grands chemins. »

« BOURLINGUER »
Blaise Cendrars, 1948

Frédéric Sauser (1887-1961) adopte son pseudo de Blaise Cendrars en 1912 pour publier *« Les Pâques à New York »*, l'un de ses grands poèmes. Il s'engage dans l'armée française dès la déclaration de guerre. Il perd le bras gauche l'année suivante (cf. *« La main coupée »*). En 1924, il se rend au Brésil, à l'invitation de Paulo Prado, homme d'affaires et mécène qui devient son ami. L'année suivante, succès mondial de *« L'or »*. Années 30, le voici grand reporter pour le France-Soir de Pierre Lazareff. Pendant la guerre, il se retire à Aix et cesse d'écrire. Il s'y remet pour signer quatre œuvres autobiographiques, dont *« Bourlinguer »* est la troisième. En 1950, retour à Paris où il réalise des entretiens littéraires radiophoniques. Cendrars a fréquenté et s'est lié avec toute l'avant-garde littéraire et picturale : Dada, le surréalisme, Apollinaire, Chagall, Léger, Modigliani...

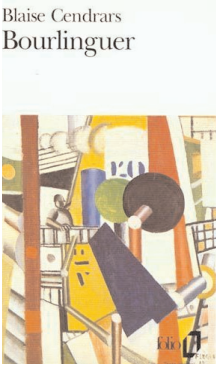
Bourlinguer est à son image, torrentiel, décousu, désordonné, débordant. C'est une lave qui se déverse, une lave à l'état brut qui emporte tout sur son passage. Inutile d'y chercher un ordre quelconque, c'est un foutoir sans nom. Mais un foutoir empli de pépites qui sont sa marque.

Le style d'abord. Le qualificatif le plus adapté est, me semble-t-il, torrentiel. Si vous n'avez pas lu *« La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France »*, il vous manque quelque chose d'essentiel. Pour faire vite, sur internet, Vicky Messica vous le dit magnifiquement. Un sommet ! Vous y entendrez le torrent de la langue, ce en quoi apparaît la proximité avec Apollinaire. Il faut lire Cendrars à haute voix pour entendre le rythme de sa main gauche martelant le clavier de la machine à écrire. Si l'on n'a pas le rythme, on n'a pas la voix.[18] Que de fois, lisant *Bourlinguer*, je me suis entendu murmurer *Dis, Blaise, sommes-nous loin de Montmartre ?* Et nous n'en étions jamais bien loin...

Les centres d'intérêt ensuite. Il voyage sur des bateaux, il est en Belgique, aux Pays-Bas, au Brésil ou que sais-je ?, il ne voyage jamais sans ce qui fait le sel de sa vie. Dans l'ordre : les livres, les amis, les femmes, l'alcool. Dans cet ordre toujours. Et toujours avec excès. Comme si d'avoir tutoyé la mort lui donnait une insatiabilité de la jouissance. Une boulimie sans nom. Il déborde de partout, et surtout du cœur. D'où des phrases interminables (deux pages parfois ! sept cents mots !), juste articulées par des virgules et des points-virgules mais à la syntaxe parfaite et au lexique rare. J'y ai appris au moins vingt mots ; *sérendipité*, *antiphonaire*, *marrane*, *verticité*, *halitueux*... Il s'y révèle instruit des choses de la mer, amateur fou des bibliothèques et des manuscrits, exégète des choses religieuses, grand connaisseur des sciences et techniques... Il est vertigineux ! *Bourlinguer* donne le mal de mer !

Le livre s'articule en onze chapitres qui sont des évocations éparses de moments de sa vie. Un nom de port identifie chacun et localise l'un des points forts de ses souvenirs. Petit voyage.

Venise. Hommage à la *Storia do Mogor*, de Nicolao Manuci (Niccolò Manucci), méde-



18. « À Naples il n'y a pas seulement le peuple du Basso-Porto qui peine et qui souffre à en avoir le souffle coupé dans la cuisine du démon païen qu'est le dédale des sombres ruelles du vieux quartier, la solfatare del Volmero, *aménagée par mon père en lotissement moderne, a des sursauts, flambe et gronde et lâche des bouffées de vapeur entre deux éruptions du Vésuve, la lave giclant des caves où elle fermente depuis l'Antiquité, la fleur de soufre maculant les fleurs des orangers et les grappes et la pampre dans les jardinets, mais même en haute mer, dans cette lourde cuve d'indigo, les grands paquebots qui se dirigent vers le port peinent et travaillent et s'ébrouent et tirent à hue et à dia pour ne pas aller par le fond, se laisser aller par l'arrière et couler, descendre obliquement jusqu'à la forge sous-marine où Neptune magnétisé rêve et délire... »*
[Naples, page 1]

cin et voyageur vénitien du XVIII[e] qui alla jusqu'en Inde, à la Cour du Grand Mogol, et se vit chargé de missions diplomatiques par les Portugais. Puis il se retira à Pondichéry et y dicta son *Histoire du Mogol*. Violent réquisitoire contre le jésuite François Catrou qui le pilla pour publier, en 1709, une *Histoire générale de l'empire du Mogol* qui connut un grand succès. Cendrars instruit le procès en plagiat.

Naples. Une enfance. Blaise part d'Alexandrie, son père le confie, sur le bateau, au bon géant Domenico avec qui il convient qu'il le cachera pour ne pas descendre à Naples et filer jusqu'à l'étape finale de New York. Il n'en sera évidemment rien et sa mère le récupérera à l'escale italienne. Ce Domenico est un grand inventeur d'histoires : il lui conte ainsi les légendes de la ville de Taormina. On est là dans un chapitre prémonitoire des *Villes invisibles* de Calvino.

La Corogne. Cendrars décrit l'état de délabrement du port en 41. Les Picasso y résident et il raconte cette scène de 1894 au cours de laquelle don José Ruiz Blasco, le père, remet pinceaux et couleurs à son fils, le futur Picasso. [19]

Bordeaux. Il est à Rio, chez son grand ami Keroual, qu'il veut absolument persuader de rentrer en France tant il le juge en mauvais point physique. Keroual refuse. Un an plus tard, à Bordeaux, c'est son cercueil que l'on débarque. La description de Mme Keroual est haineuse.

Brest. Deux pages. La ville est entièrement détruite au moment où il écrit. Il évoque le souvenir de Liane de Pougy, son *premier amour d'homme*.

Toulon. Il y eut une chambre de bonne qui servit de rendez-vous amoureux à nombre de ses amis. Et à lui !

Anvers. Il avait chambre ouverte dans une maison de passe anversoise. Mais c'est surtout de livres qu'il parle. Les caisses sans lesquelles il ne se déplaçait jamais ont été saisies car il n'a pu acquitter les taxes. Elles vont être mises en vente. L'un de ses amis, Korzakow, s'entremet et lui sauve la mise, tout en profitant largement de la manne financière.

Gênes. Il est longuement question de son amie d'enfance napolitaine Helena, tuée par un chasseur. Il évoque comment il tua un lépreux en lui faisant boire du lait. Il prend un bateau qui transporte du vin à Gênes. Il évoque la gymnastique de l'écriture grâce à quoi il entretient sa forme. [20]

Rotterdam. L'écrivain du bord l'emmène voir sa sœur qui est en plein accouchement. Au retour, ils tombent dans une vieille tradition du Jordaan, qui est une bagarre généralisée.

Hambourg. Un déserteur du STO revient de cette ville, il en décrit les bombardements alliés et demande à prendre le maquis. Cendrars évoque son séjour en Angleterre.

Paris, port-de-mer. Un hommage aux livres [21], à travers les figures de Rémy de Gourmont, du libraire Chadenat, et de Paul Prado, son ami brésilien.

Comme on le voit, une vie de tours et détours, et il n'y évoque pas ses années de jeunesse à travers la Russie et le Moyen Orient avec le marchand Rogovine (cf. *La prose du Transsibérien*) ! Il est bien difficile de se faire une idée de son projet d'écriture, entre des textes de 2 pages et d'autres de près de 200 (*Gênes*). Il se laisse porter par les personna-

19. « Picasso me parle parfois de ce temps et me raconte que son père allait peindre à l'atelier du Musée. [...]
"Mon père peignait des tableaux pour salle à manger, ceux où l'on voit perdrix et pigeons, lièvres et lapins : Poil et plume... Ses spécialités étaient les oiseaux et les fleurs. Surtout les pigeons et les lilas. Lilas et pigeons. Il peignait aussi d'autres animaux. Ainsi, un renard. Je le vois encore. Un jour, il fit une toile immense représentant un pigeonnier garni de pigeons juchés sur leur perchoir... Figure-toi une cage avec des centaines de pigeons. Avec des milliers de pigeons. Avec des millions de pigeons... Des milliers et des millions, dit-il... Des centaines de pigeons par files. Des centaines de milliers de pigeons. Des millions de pigeons..."
[...] Si, de temps en temps, il prend un pinceau, c'est pour peindre un pigeon, mais il n'a pas la patience de fignoler les détails, les pattes, par exemple, qu'il laisse à l'enfant.» [La Corogne]

20. «Aujourd'hui j'ai soixante ans, et cette gymnastique et cette jonglerie [...] je les exécute maintenant devant ma machine à écrire pour me maintenir en forme, et l'esprit allègre, depuis les années que je ne sors plus, que je ne bouge plus, que je ne voyage plus, que je ne vois plus personne, glissant ma vie comme une feuille de papier carbone entre deux feuilles de papier blanc sous le chariot de ma machine à écrire et que je tape, je tape, au recto et au verso, et que je me relis comme un somnambule [...]»

21. «Plutarque a menti, la destruction des capitales antiques est l'œuvre des militaires et l'autodafé des livres dans les temps historiques est le produit de l'officialité, de l'intolérance, de l'intransigeance, du fanatisme, quel que soit le régime ou l'idéologie de l'État moderne qui veut ça, et

ges. De belles pages sur la vie en mer et surtout sur les livres, qu'il vénère, et sur l'écriture. *« C'est de la folie. Il n'y a pas de fin à la lecture. [...] Un livre, un miroir déformant, une projection idéale. La seule réalité ou c'est tout comme. » « Je rôde de par le monde, tombant d'improviste chez des amis [...] pour dévorer leur bibliothèque avec frénésie. »*

non de la barbarie. Je regrette l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie et celui de la Tour des livres à Mexico, ces bouquins me manquent [...] »

« Les hommes à terre »
Bernard Giraudeau, 2004

Je n'avais pas prévu ce livre, je voulais juste aller vérifier mon intuition que j'aimerais l'univers du comédien-écrivain. Je savais que, comme Mingarelli, il avait fait un détour par la Marine et je n'avais lu que de beaux échos de ses livres. J'aimais beaucoup le couple théâtral Giraudeau-Duperey, qui, elle aussi, écrit – j'ai lu avec plaisir d'elle *« Le voile noir »*, une autobiographie; qui manquait cependant un peu de caractère, de singulier.

Il y a tout cela chez Giraudeau plus le voyage. J'ai été à ce point saisi par la première des cinq nouvelles, *« Indochine »*, que je n'ai pu enchaîner la lecture des autres. Un homme rongé par le cancer décide d'accompagner son fils cinéaste au Vietnam. Naguère il y fut militaire. On se dit que le récit va donc être nostalgique et se construire, comme mille autres récits (auto)biographiques sur le clash des photos sépia avec la couleur d'aujourd'hui. Et ça commence comme ça. Mais Giraudeau écrit au présent, ce qui donne du nerf et incite moins au passéisme.

Le fils voudrait emmener son père à Hanoi mais lui préfère rester à Saigon, enfin, Hô Chi Minh-Ville. Il retrouve un vieil ami vietnamien et s'absente souvent seul. Un matin son fils le suit. *« Trois ombres dans la maison jouent une pièce [qu'il] ne connaît pas. »* L'une de ces ombres sort, c'est la fille, Lan Mai Lê. Elle lui raconte l'histoire.

Elle n'est pas la fille de son père, elle est née avant, d'un père combattant liquidé par les Viet Minhs. Mais son père à lui a eu ensuite une liaison avec sa mère à elle, Thérèse. Une liaison tendre, profonde, qu'ils n'ont jamais rompue malgré la distance[23], parce que *« le retour avait été une noyade dans l'habitude. Il avait été englouti par la lâcheté »*.

Et cette fois, il va trouver le courage de rester. Simone, sa femme française, comprend tout cela et son acceptation des choses est d'une beauté sans égale[24].

« Une histoire simple » fait le périple autour du monde. L'exergue de Nicolas Bouvier dit tout de l'émotion qui étreint le cœur et jamais ne se relâche: *« La plus grande des vertus des longues absences est de pouvoir* rêver *ceux qu'on aime. Au retour, il arrive qu'on en meure »*. Il en mourra, *« le marin »*. Giraudeau ne lui donne pas d'autre nom car la mer est sa vie et sa quête. Il vit avec Hélène, laquelle a une fille, Lise, 13 ans au début de la nouvelle. Le marin aime Hélène. Il lui envoie de longues lettres dans lesquelles, pour faire rêver la petite, il invente de ces histoires légendaires de marins.

Et puis un jour cela arrive. *« Elle l'embrassa comme une femme qu'elle était. Il savait qu'il était trop tard. Elle était légère. Il l'avait prise par les fesses sous la robe fauve. Il ne trouva*

23. « Je n'ai pas été étonnée de le revoir. Je l'avais tant rêvé. J'ai seulement failli mourir quand il a frappé à la porte et que j'ai ouvert. Il est resté sans bouger, sans rien dire, comme maintenant. Nous étions paralysés. Mon sang s'est retiré. Trente-cinq ans! Il y a eu cette éternité entre nous. Le seuil qui nous séparait, la petite marche de l'entrée était devenue infranchissable. Il fallait faire ce pas de trente-cinq années, un pas gigantesque que nous avons eu peur de ne jamais pouvoir faire. Le sang est revenu, la terre s'est remise en orbite et je l'ai accompagné jusqu'à ce fauteuil. »

24. « C'était à lui de m'en parler. Ça lui appartient. Je ne peux pas lui prendre ça. Je regrette qu'il n'ait pas choisi plus tôt, que son vrai courage se soit exprimé seulement devant la mort. Je ne devrais pas dire ça. »

que la chair. Il la souleva pour mieux la soupeser. Ses doigts touchaient son sexe et écartaient doucement les lèvres. Elle gémissait comme un petit animal. Elle l'embrassait sans fin. Elle était légère».

Hélène ne le supporte pas et poignarde le marin. Prison. Lui s'en remet. Lise a pris goût aux histoires et se met à en écrire. Un jour elle n'est plus là. Le marin va la chercher aux quatre coins du monde sans jamais ne trouver que des traces de son passage.

Et un beau jour elle est là. Elle dédicace son livre à la librairie. Le marin se met dans la file[25]...

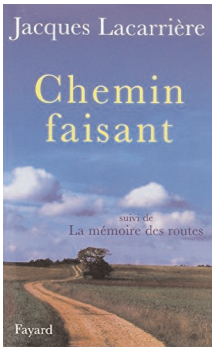
«Billy» est marin lui aussi. Au Rio de la Plata il suit une prostituée qui l'emmène chez elle pour lui faire une requête très particulière: qu'il fasse l'amour à sa fille handicapée. *«Billy s'allongea auprès d'Anna avec une infinie douceur. Il caressa son corps. Il embrassa sa bouche, ses yeux. Il suça ses seins. Il prit le temps de l'amour et l'aima. Elle le désira dans sa bouche et en elle. Elle voulut le regarder quand il jouit, ce qu'il fit avec une liberté délicieuse. Elle sourit pour la première fois à la première jouissance d'un homme en elle. Elle lui demanda de rester lourd sur son corps mort et il plongea dans l'oubli de soi avec un vertige lumineux.»*

«Diego l'Angolais» évoque un ancien marin devenu sdf qui vit dans le souvenir mythique d'une femme.

«Jeanne» est la mère du narrateur, elle se meurt à La Rochelle. Elle évoque le souvenir de son père, Ange, le marin dont elle tomba amoureuse et de qui elle eut ses enfants.

Bernard Giraudeau nous embarque dans ses histoires où tous les personnages sont d'une telle humanité qu'on voudrait être des leurs. Oui, une leçon d'humanité.

25. *«Il était revenu faire la queue. Il la voyait penchée sur son ouvrage. Elle souriait et parlait avec vivacité. Elle devait avoir presque trente ans. Quand le tour du marin était venu, il avait attendu qu'elle lève le visage vers lui. Il n'avait pas de livre. Elle avait dû reconnaître ses mains qui pendaient sur ses cuisses. Elles avaient l'air d'attendre un outil ou un corps. Elles étaient abîmées, sculptées.* Ces mains qui rêvent à l'infini, qui se souviennent... *Lise les avait regardées un long moment sans oser remonter le long des manches, des épaules, du cou, pour enfin découvrir le visage à qui appartenaient ces mains. Elle avait fermé les yeux. Ces mains avaient tenu son corps, caressé sa peau entre ses cuisses. Elle se souvenait des ailes de papillon sur son dos. Elle se souvenait, avec la vague qui montait en elle, de ses fesses dans ses mains, de ses doigts qui écartaient doucement ses lèvres mouillées. Elle se souvenait comment il prenait ses seins dans sa bouche. Comment ça la brûlait. Comment il mordait son cou jusqu'à l'insupportabhle. Quand elle les avait ouverts, une larme coulait et elle avait osé regarder.»*



«CHEMIN FAISANT»
Jacques Lacarrière, 1977

Jacques Lacarrière (1925-2005) est le Nicolas Bouvier français. Grand spécialiste de la Grèce, qu'il arpenta de long en large. Dans ce livre il raconte un voyage de quatre mois à travers la France, depuis l'Alsace (Saverne, ville d'où partirent les deux enfants du mythique *Tour de la France* d'Augustine Fouillée, alias G. Bruno). Ce livre, écrit au milieu des années soixante-dix, est un régal de descriptions et une merveille d'humanité.

Vous l'aurez compris, Lacarrière marche à pied. La marche est (aussi) un exercice philosophique: *«Une des raisons profondes qui me pousse à marcher, c'est entre autres d'affronter l'inconnu des rencontres, de provoquer des contacts chaque jour imprévus, différents, de vivre en somme une sorte d'épreuve, passionnante et rebutante tout à la fois: être toujours l'étranger, jugé, admis ou refusé, selon son apparence, essayer de révéler ce que l'on est dans les quelques instants d'un dialogue sur une route, dans un café ou une cour de ferme».* Et, plus loin, *«Marcher c'est d'abord savoir s'arrêter, regarder, prendre son temps, savoir attendre, gar-*

27. *«Je dis raisonnable parce qu'il ne s'agit pas chez lui d'une dévotion aveugle mais avant tout du souci de préserver ce qui peut l'être, de recueillir les témoins*

der en soi cette patience de l'araignée ou ce sommeil sans rêves des vipères».

Il nous régale donc de visages de rencontre, d'histoires singulières qui ne sont jamais poussées dans l'unicité de l'individu, elles demeurent toujours significatives d'une génération, d'une classe sociale. Comme il fuit les villes, il ne croise que des gens à l'ouvrage, et beaucoup dans les métiers agricoles ou forestiers. On lui ouvre assez souvent les portes d'un petit musée où les objets sont montrés pour ce qu'ils sont, sans fioriture. Comme celui de Marcel Saire, meunier près de Fougerolles-le-Château (Haute-Saône), *«un homme aux yeux clairs qui voue à ce passé un culte raisonnable»*[27] et dont le moulin est un moulin moderne, en pleine activité.

Je parlais de la splendeur des descriptions. Elles se nourrissent toujours de connaissances historiques et biologiques très sûres, tant animalières que végétales[28]. *«J'ai suivi ce ruisseau, ce ruisselet plutôt, et pour être sûr de ne pas le confondre ensuite avec un autre, j'ai goûté de son eau. Elle a un goût d'humus et de terreau, dû aux feuilles mortes de son lit. Au cours de cette marche, j'ai appris à goûter l'eau des sources et des rus. Ici, les sources ont un goût de terre, un goût d'ombre encore vierge qui me change du mauvais rhum acheté ici et là dans les épiceries. Et puis, j'ai appris aussi à reconnaître un filet d'eau selon son bruit. Car le ru chante à peine. Il coule sur des terrains très peu pentus, avec un cours nonchalant qui se traduit par un murmure. [...] Le ruisselet – ou le ruisseau qui est son frère aîné – ruisselle. Son cours est moins patient, plus tourmenté.»*

Et, des animaux, il décrit magnifiquement l'amour des limaces: *«Tout au long du sentier traversant cette forêt, je rencontrerai ces couples enlacés, fondus, soudés par la glu de l'amour, aveugles et sourds, lovés l'un en l'autre en des spirales inseccables».*

Lacarrière s'intéresse beaucoup aux mots, à l'onomastique des lieux-dits comme à ceux qui nomment les arbres, la terre et les activités quotidiennes[29]. Il se questionne sur l'écriture elle-même: *«Des centaines de gens rencontrés, des centaines d'impressions, d'émotions, de joies, de lassitudes dont sont faits les voyages, on ne retient que quelques visages, quelques conversations, quelques paysages élus parmi tous ceux qu'on a vécus. Et dans les notes qui les fixent [...] la mémoire opérera son choix, effacera ou exaltera un visage, un signe fugitif, un instant privilégié (quelques secondes à peine quelquefois), les mêlera en un monde nouveau, le seul qui demeure aujourd'hui, pour moi-même, de ce qui fut vraiment vécu. Mon vrai voyage, c'est ce livre où je reprends les traces anciennes, retrouve tels sentiers, telles herbes, tels visages, seuls accessibles à la mémoire.»*

Et il écrit ceci, de quoi je me sens proche, m'efforçant de composer studieusement ce *Saisons*: *«Écrire ce n'est pas seulement se refléter soi-même dans le miroir sans profondeur des pages blanches, c'est aussi sentir ses propres mots appelés, suscités, comme aimantés par ceux des autres. Les mots n'ont pas besoin que de silence, de vent, de forêts pour jaillir. Souvent, ils ont besoin d'autres bruits, d'autres chants, de ces voix rocailleuses ou douces, éraillées ou flûtées, des voix humaines des cafés».*[30]

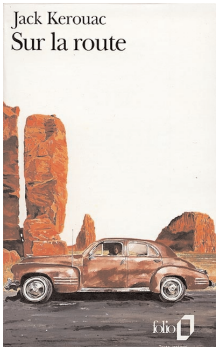
La force de ce livre c'est qu'il s'en tient au quotidien, aux sensations, qu'il n'affirme pas d'autre ligne idéologique que d'attester du bonheur de la Nature.

moribonds du siècle précédent. Pour cela, il parcourt la région, fouille les granges et les greniers, récupère jusqu'aux objets les plus détériorés, dès l'instant où ils sont anciens et où ils ont servi. Il s'occupe lui-même ensuite avec quelques amis de les remettre en état ou de les restaurer.»

28. «Oui, j'aime la lumière des hêtraies, moins dense, plus nuancée que celle des sapinières. Les grands troncs fusent vers le ciel, avec cette écorce grise et lisse où glisse le soleil, évoquant des forêts antiques, lieux des gnomes, des esprits et des druides.»

29. «J'en ai recueilli plus de deux cents qui ne figurent dans aucun lexique [...]: agouille, barvoller *(terme pour* voltiger*:* il barvolle de la neige, *dit-on encore dans la Beauce),* boulbène, bioulade *(terme de la région de Toulouse pour désigner une* peupleraie*),* barriade, bourrine, censive, chouroun *(nom des* avens *dans le Dévoluy),* chaplis *(équivalent du* chablis *bourguignon qui désigne un bois abattu, maltraité par le vent ou tombé en vétusté),* cingle *(falaise formant corniche dans les Causses),* canolle, chaleil, couderc, chalandière, chaintre, dévens, draille *(sentier de transhumance qu'on dit aussi* pégaille, carraïre, alchoubide*)...»*

30. «C'est une des joies réelles de la marche que de s'arrêter là où l'inspiration vous prend, de s'asseoir sur le bord d'un ruisseau, au cœur d'une clairière, dans une prairie, sur une route de campagne, d'écrire ainsi où bon vous semble dans la nature ou même dans les cafés. Car j'aime aussi écrire dans les cafés. Certains soirs, je les préférais à la solitude des chemins, heureux d'être au milieu des autres, dans le bruit des conversations, le brouhaha des vies encloses.»



32. Publié en 1956.

33. « Qui ont passé à travers des universités avec des yeux radieux froids hallucinant l'Arkansas et des tragédies à la Blake parmi les érudits de la guerre, Qui ont été expulsés des académies pour folie et pour publication d'odes obscènes sur les fenêtres du crâne, Qui se sont blottis en sous-vêtements dans des chambres pas rasés brûlant leur argent dans des corbeilles à papier et écoutant la Terreur à travers le mur, Qui furent arrêtés dans leurs barbes pubiennes en revenant de Laredo avec une ceinture de marijuana pour New York, Qui s'enchaînèrent sur les rames de métro pour le voyage sans fin de Battery au Bronx pleins de benzédrine, jusqu'à ce que le bruit des roues et des enfants les firent redescendre tremblants, débris de bouche et mornes cerveaux cognés toute brillance écoulée dans un éclairage lugubre de zoo... »

« SUR LA ROUTE »
Jack Kerouac, 1960

« On the road » fut écrit du 2 au 22 avril 1951 sur un rouleau de 36,50m de feuilles de calligraphie japonaise collées bout à bout. Plus de 700.000 signes! Ce qui fit dire à Truman Capote « Cela n'est pas écrire, c'est dactylographier ».

Et en effet! Je l'ai lu en mai 68 et de m'y replonger un demi-siècle plus tard m'a fait un drôle d'effet. Quelque chose comme de la déception. Non pas comme on se dit Comment est-ce que j'ai pu l'aimer? mais avec un sourire attendri sur ce qui fut un moment de notre vie et n'est plus. Définitivement.

Aujourd'hui « Sur la route » est moins un livre qu'un mythe. Celui de la *beat generation*. Et, le relisant, il me revint une soirée de 72 ou 73 où je récitai dans une grange à dîme au sol de terre battue l'immense poème d'Allen Ginsberg, « Howl »[32], que je savais alors par cœur: de mémoire *J'ai vu les plus grands esprits de ma génération détruits par la folie affamés hystériques nus Se traînant à l'aube par les rues nègres à la recherche d'une furieuse piqûre Initiés à tête d'ange brûlant pour la liaison céleste ancienne avec la dynamo étoilée dans la mécanique nocturne, Qui pauvreté et haillons, et œil creux et défoncés restèrent debout en fumant dans l'obscurité surnaturelle des chambres bon marché flottant par-dessus le sommet des villes en contemplant du jazz...*[33] Inutile de préciser que tout ceci qui est raconté m'était totalement étranger mais représentait un autre univers que la France pompidolienne et bientôt pire, giscardienne. Il me semble que sans une hargne particulière, une folie utopiste, un regain de jeunesse, Kerouac ne peut plus guère nous parler, sinon comme le témoin d'une époque qui apparaît si lointaine en ces temps de « réalisme politique ». À vrai dire, elle a toujours été lointaine, cette époque et, au moment du *flower power* et des grands rassemblements hippies, la guerre du Vietnam faisait rage.

Je parlais de la *beat generation*, la littérature française n'y a pas compté de représentants, à l'exception de Claude Pélieu qui fut aussi leur traducteur. Relier, comme le fait *Le magazine littéraire*, le mouvement beat à, je cite, « Sartre, Vian, Gréco », est proprement grotesque. Évoquer certaines figures du surréalisme aurait peut-être davantage de sens.

Beat, le mot avait initialement le sens de *fatigué* et faisait référence à l'idée de *génération perdue*. C'est Kerouac qui, le premier, en 48, parla de *beat generation*, ce en quoi il rapprochait le mot du français *béat* (il était canadien français d'origine et la première esquisse de « Sur la route » a été écrite en français). Le mot s'enrichit aussi du jazz, Charlie Parker évoquant par lui le rythme de la batterie.

Michel Mohrt, dans sa préface à l'édition de poche, définit très bien la mythologie qui entoure le mouvement *beat*: « La vitesse à bord des voitures volées, l'alcool, la marijuana: autant de manières de dire non à la société bourgeoise, autant de moyens de sortir du *cauchemar démentiel* des villes. La route est pure. La route rattache l'homme des villes aux grandes forces de la nature [...] elle est le lien mystique qui rattache l'Américain à son continent, à ses compatriotes ».

Voilà, nous y sommes. Nous pouvons embarquer aux côtés de Sal Paradise (Kerouac)

et de son divin compagnon, Dean (James, bien sûr, est tout près) Moriarty. Pour de vrai : Neal Cassady[34]. Et filer à la rencontre de Ginsberg, alias Carlo Marx, de Burroughs, de Hunckle... – pas trace de Gregory Corso qui fut, avec Kerouac, Ginsberg et Burroughs, du quatuor majeur de la *beat generation* – en traversant les États-Unis de part en part vers l'Ouest mythique des Indiens. Il y a une immense énergie (fureur) de vivre et un fourre-tout idéologique impressionnant.

Le mythe avait encore en moi la force de 68 quand j'écrivis une chanson intitulée « Oh ! Jack ! » :

oh ! jack !
on dit que l'alcool t'a tué
as-tu reçu nos fleurs ?
oh ! jack !
un indien blessé, gregory
au pied d'un châtaignier
c'était des fleurs
un bouquet de fleurs blanches
et ta photo
traîne sur mon bureau

solitaire, oh ! jack ! pauvre cow-boy tu es parti
gregory coupa ses longs cheveux
fanny she is going on the way...

oh ! jack !
ne liront jamais tes bouquins
les putains mexicaines
oh ! jack !
avec toi toujours pour l'été
le silence éternel
la poésie
une agonie tranquille
quelques photos traînent sur mon bureau

solitaire oh ! jack ! tu es parti
gregory coupa ses longs cheveux

On peut l'entendre à l'adresse suivante : http://wallet.roger.free.fr/oh_jack.php3

À quarante ans de là, je me surprends à aimer la magnifique musique de Pascal Fontaine et Gérard Éloy, et à me dire que sa mystérieuse histoire (inspirée d'un hommage de Pélieu à la mort de Kerouac) traduit bien la douce errance dans laquelle m'avait plongé la lecture de « Sur la route »...

34. « Avec l'arivée de Dean Moriarty commença le chapitre de ma vie qu'on pourrait baptiser ma vie sur la route. *Auparavant j'avais souvent rêvé d'aller dans l'Ouest pour voir le pays, formant toujours de vagues projets que je n'exécutais jamais. Pour la route Dean est le type parfait, car il y est né, sur la route, dans une bagnole, alors que ses parents traversaient Salt Lake City en 1926 pour gagner Los Angeles. »*
« C'était le plus fabuleux garçon de parking du monde, lui qui pouvait faire reculer une voiture à quarante milles à l'heure en plein encombrement et l'arrêter pile au pied d'un mur, bondir du siège, galoper au milieu des pare-chocs, sauter dans une autre auto, la faire tourner à cinquante à l'heure dans les allées étroites, la diriger en marche arrière à toute vitesse vers un emplacement, une-deux, stopper la voiture au frein à main si sec qu'elle avait un sursaut au moment où il s'éjectait du siège, puis faire tout le chemin jusqu'à la cabine à tickets en sprintant comme un pistar d'élite, tendre un ticket, se jeter dans une bagnole qui venait d'arriver avant que le propriétaire en soit à moitié sorti [...] braquer, se glisser dans le trou, freiner, sortir, courir... »

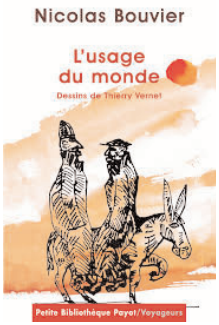
La tendresse me prend et j'ouvre au hasard les plus de 400 pages. Je me laisse à nouveau gagner par le rythme échevelé et la folle succession des rencontres, des bagnoles, des bars et des filles et obéis à l'injonction de Michel Mohrt : « Ces pages, il me semble qu'il faudrait les lire à haute voix, en précipitant le rythme jusqu'à en perdre le souffle, jusqu'à ce que le *it* soit attrapé et maintenu : récompense et extase, rémission, prière, exorcisme... »

Alors, oui, je les retrouve, ces « enfants de la nuit bop » au cœur pur hurlant leur peine dans la longue nuit américaine. Je me laisse embarquer par la folie solaire de Dean Moriarty parce que « Quelque part sur le chemin je savais qu'il y aurait des filles, des visions, tout, quoi ; quelque part sur le chemin on me tendrait la perle rare ».

On ne peut lire autrement ce que Kerouac écrivit d'un trait, comme un malade : « ... les seules gens qui existent pour moi sont les déments, ceux qui ont la démence de vivre, la démence de discourir, la démence d'être sauvés, qui veulent jouir de tout dans un seul instant, ceux qui ne savent pas bâiller ni sortir un lieu commun mais qui brûlent, qui brûlent, pareils aux fabuleux feux jaunes des chandelles romaines explosant comme des poêles à frire à travers les étoiles... » [35]

« Kerouac était un écrivain, c'est-à-dire qu'il écrivait. Quelquefois, et c'est son cas, l'effet produit par un écrivain est immédiat, comme si une génération entière attendait d'être écrite », qui est de Burroughs.

35. « Dean se contentait de parcourir au galop la société, avide de pain et d'amour ; peu lui importait de prendre tel chemin ou tel autre, tant que je peux avoir une bonne petite poule avec ce petit quelque chose entre ses jambes, mon gars *et* pourvu qu'on puisse manger, mon petit, tu m'entends ? J'ai faim, je meurs de faim, mangeons tout de suite, *et vite nous courions manger ce qui, comme dit l'Ecclésiaste,* est notre ration sous le soleil. »



« L'USAGE DU MONDE »
Nicolas Bouvier, 1963

Nicolas Bouvier est né dans un pays bien trop petit (la Suisse) pour y caser ses rêves. De là son goût du voyage. De son père bibliothécaire son goût des livres. À dix-sept ans, premier voyage en Bourgogne. Deux ans plus tard, la Finlande, un reportage pour un journal. L'année suivante, ce sera le Sahara.

En 1951, en quelque sorte une répétition générale avec son ami Thierry Vernet : Istanbul. D'où sort un petit opuscule, « Douze gravures de Thierry Vernet. Trois textes de Nicolas Bouvier ». Tiré à trente exemplaires et vendu très cher à la bonne société genevoise, il servira à financer le voyage suivant.

En juin 53 Bouvier charge dans sa Fiat Topolino : un accordéon, un magnéto et sa Remington. Il rejoint Vernet à Belgrade. Le voyage prévoit, jusqu'à Kaboul : la Yougoslavie, la Turquie, l'Iran et le Pakistan.

Et ce chef-d'œuvre, ce livre-culte qu'est *L'usage du monde*. Bouvier poursuit seul jusqu'en Inde et au Japon. Il se marie, il écrit, il voyage. Il meurt en 98 d'un cancer.

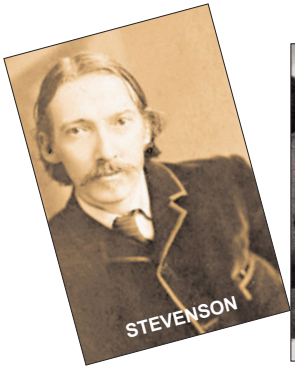
J'aime le titre de ses derniers écrits publiés : *Il faudra repartir* (Payot, 2012).

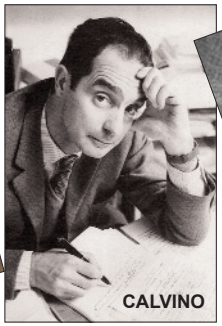
Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait. Tout est dit dès les premières pages, de la philosophie du voyageur. *La vérité c'est qu'on ne sait*

« Ce jour-là, j'ai bien cru tenir quelque chose et que ma vie s'en trouverait changée. Mais comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant cette espèce d'insuffisance au centre de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr. »

comment nommer ce qui vous pousse. Quelque chose en vous grandit et détache les amarres, jusqu'au jour où, pas trop sûr de soi, on s'en va pour de bon. Le voyage n'est pas une façon de révolte, comme le sera plus tard celui des contestataires autour de 68 : c'est un mode de respiration, *une façon de vie plus lyrique et plus intense que la vie sédentaire.*

De Nicolas Bouvier il faut lire aussi les admirables poèmes de *Le dehors et le dedans*. Vous comprendrez pourquoi Sylvain Tesson n'est pas dans ma sélection...


STEVENSON


CALVINO

CALET

LONDON

CENDRARS

GIRAUDEAU

LACARRIÈRE

KEROUAC

BOUVIER

B.PELLERIN, V.BAILLY & KRIS

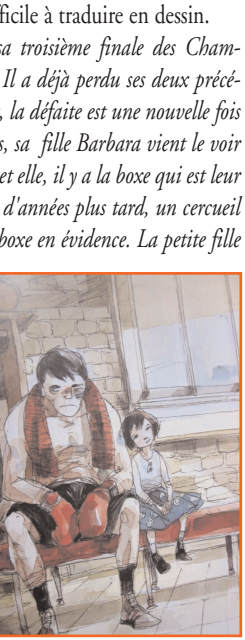
«MON PÈRE ÉTAIT BOXEUR»

Ce roman est accompagné du film réalisé par Barbara Pellerin, qui est née (en 1980) quelques jours après mon fils dans la même maternité rouennaise. Peut-être ai-je croisé ce père boxeur dans cette maternité.

Dans sa postface B. Pellerin dit à propos de son film : « À la différence de la bande dessinée, la matière prélevée dans le réel rend la chair présente. Cette vitalité accentue le parti pris du film : la boxe comme métaphore de la confrontation père / fille. »

L'embaras, parfois, du père est vraiment cernable dans le film. Sa fille doit toujours lui répéter la question lorqu'elle est trop invasive. Cela aurait été difficile à traduire en dessin.

« Évreux. Un homme dispute sa troisième finale des Championnats de France Poids Lourds. Il a déjà perdu ses deux précédentes finales. À l'issue du combat, la défaite est une nouvelle fois au rendez-vous. Dans les vestiaires, sa fille Barbara vient le voir pour le réconforter. Entre son père et elle, il y a la boxe qui est leur trait d'union. Une bonne dizaine d'années plus tard, un cercueil sort d'une église avec des gants de boxe en évidence. La petite fille est devenue une jeune femme. Elle suit le cortège sur le parvis de l'église devant une longue haie de poings gantés, tendus vers le ciel. Les cloches sonnent. Il y a les copains de bistrot, les poivrots rougeauds et les boxeurs aux gueules cassées. Des visages rougis par l'alcool, gonflés par les coups et les larmes. Le cercueil glisse dans le corbillard. Au cimetière, les gens défilent pour rendre un dernier hommage en touchant le bois. La jeune femme reste immobile, étourdie par les cloches, transpercée par le soleil. Alors que le cercueil disparaît dans la terre, elle se souvient... » (Nicolas Domenech)



L'action se déroule donc dans mon coin, j'y ai reconnu des endroits et eu plaisir à certains détails mais j'aurais aussi préféré éviter d'autres comme le centre hospitalier du Rouvray (appelé communément l'H.P.).

Ce roman m'a presque trop touché dans ma propre histoire, ce fut troublant., j'ai bien ressenti ce que ma fille n'a pas osé me dire : « Les weekends de garde, je montais dans la voiture avec le sentiment de devoir me sacrifier pour épargner ma mère. J'étais une monnaie d'échange pour maintenir la paix entre mes parents. J'essayais de me faire la plus petite possible. »

Il est question ici d'une histoire on ne peut plus subjective avec comme unique fil conducteur celui de l'amour père/fille.

Le trait ne cherche pas à embellir mais je le trouve très plaisant dans sa sobriété parfois bien détaillée néanmoins. Il décrit bien cet univers pavillonnaire et ouvrier d'après-guerre appelé « la rive gauche » par la bourgeoisie rouennaise de la rive droite (de la Seine).

Ce livre semble avoir été necessaire à l'auteure afin de cerner une évidence qui lui tombe dessus en dernière pleine page.

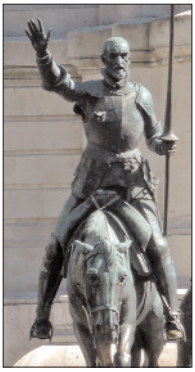
Je pense y reconnaître le jardin des plantes (situé rive gauche). Je l'ai vraiment aimé, il s'approche tant d'une autre histoire, si personnelle celle-là !

Michel Deshayes

Mon père était boxeur, Futuropolis, 2016.

MACHIAVEL ET DON QUICHOTTE

Je n'avais pas relu *Le Prince* depuis mes études. Je suis retombé sur l'ouvrage en reclassant la bibliothèque. À l'époque, je l'avais lu dans le train, comme on lit un récit d'aventure; la langue plus parlée qu'écrite, la modernité de l'expression (en faisant confiance à la traduction) en rendaient la lecture moins fastidieuse que tous les autres traités de sciences politiques que je devais ingurgiter.

En feuilletant l'ouvrage, je retrouve une remarque de Napoléon sur Machiavel griffonnée sur la marge: «un aveugle qui rêve en couleur». L'analogie entre le fonctionnaire de second rang florentin et Don Quichotte m'a frappé. Le premier vit dans la proximité des grands hommes en rêvant de les guider. Il observe le fonctionnement de l'État et de la société avec cet esprit de l'escalier que ceux qui ont travaillé dans une administration connaissent. Le personnage de Cervantès lui, fréquente les héros de ses lectures et ne songe qu'à poursuivre leurs exploits. Machiavel et Cervantès ont tous deux conscience que le temps de l'idéal est révolu. En mettant en perspective le passé et le présent, ils explorent de nouvelles régions de l'intelligence. Leur œuvre participe d'une même dialectique entre l'illusion et le réel.

Il revient à l'Italien de présenter le monarque tel qu'il est dans la réalité, et à l'Espagnol, le monde dans sa dure réalité à travers les mésaventures de l'hidalgo halluciné. Machiavel se perçoit au milieu de l'action et se dupe lui-même, il y a chez lui comme chez l'homme de la Mancha un dédoublement du monde, entre sa condition et ses aspirations à influer sur le présent, entre l'imaginaire et le réel. Machiavel, en même temps qu'il médite sur l'histoire et critique le contemporain, fait preuve d'une imagination romancière. Ce qui fait l'originalité de Machiavel c'est la modernité de sa culture, homme de terrain, il n'a pas subi l'influence de la Renaissance. Contrairement aux humanistes, il ignore le grec et l'hébreu; étranger à la rationalité thomiste comme au mysticisme savant de Dante, il anticipe sur Nietzsche avec son peu de foi dans la morale chrétienne. Il ne cherche pas, à l'instar d'un Érasme, à définir le bon gouvernement. *Le Prince*, à la relecture, fait entrevoir une technique sur la prise de pouvoir et sur l'art de le conserver. Il nous expose lucidement comment fonctionne la machine du «coup d'État permanent». À la manière d'un Léonard de Vinci, il cherche en permanence à ajuster son ingénierie, à bricoler l'idée de pouvoir à partir de celle d'un éternel retour du passé. Nous ne sommes pas sûrs qu'il ne s'agisse là que d'un moulin à vent! Son obsession donquichottesque se résume à faire durer l'État et d'assurer sa stabilité par tous les moyens, quitte à recourir à la violence, la duplicité et la démagogie au nom du «politique d'abord». Se voulant empirique, il proclame que l'idée seule est stérile. Il ne tient cependant jamais compte des collusions entre pouvoir, finance, papauté et élude le social et l'économique. Du pouvoir, il ne retient que les côtés héroïques et tragiques incarnés dans la volonté du prince. La continuité dans le changement c'est cela l'essence du Prince! L'erreur de Machiavel ce n'est pas de se référer au passé, c'est de prendre l'histoire à rebours comme le chevalier à la triste figure de Cervantès. Le consulat romain au temps de Tite-Live, pas plus que les faits exemplaires des paladins de jadis, ne sont des réponses aux préoccupations contemporaines. L'interprétation de l'histoire ne sera jamais une base assez ferme pour l'action politique. L'opportunisme ou la doctrine ne seront jamais longtemps convaincants pour qu'un peuple y adhère de bon gré. Vous me direz, car vous êtes machiavéliques, que ce qui importe c'est que la doctrine existe. Et en politique, on ne peut appliquer nulle doctrine qu'en l'enfreignant! La leçon de Machiavel c'est qu'une idée ne prend que lorsque les hommes en tirent quelque chose à leur gré. Celle de Don Quichotte, c'est que nous n'avons de cesse que d'user de notre liberté toute théorique de façon anarchique et désespérée. Penser le politique sera toujours de penser la discontinuité entre l'ancien et le nouveau pour s'accorder avec la nécessité historique. Peu d'hommes politiques sont capables de concilier l'histoire, la théorie et la pratique. Seuls les véritables hommes d'État y parviennent. Les autres ne sont que des Princes-esclaves.